

Supplément au SOP n°226, mars 1998

**“TIENS TON ESPRIT EN ENFER
ET NE DÉSESPÈRE PAS”**

Discours académique
prononcé par Bertrand VERGELY,
maître de conférences de philosophie,
à la séance solennelle
de l'Institut de théologie orthodoxe de Paris
(Institut Saint-Serge),
le 15 février 1998

Document 226.A

“TIENS TON ESPRIT EN ENFER ET NE DÉSESPÈRE PAS”

Monseigneur, mes très chers pères, mes chers collègues, mes chers étudiants, mes chers amis, mesdames, messieurs, vous m'avez fait l'honneur de prononcer aujourd'hui le discours de rentrée académique de notre Institut Saint-Serge. Avant d'entamer ce discours, je voudrais avoir une pensée pour notre ami, le prince Constantin Andronikof, qui nous a quittés en septembre dernier (SOP 221.13). C'est à lui que je dois la chance de pouvoir être à Saint-Serge ainsi que parmi vous aujourd'hui. Pour la grâce de pouvoir enseigner dans cet institut comme pour celle de partager cette journée avec vous, je voudrais témoigner devant vous de ma gratitude envers notre ami Constantin et, très simplement, lui dédier ces quelques propos qui vont suivre.

Nous sommes dans les années trente au monastère de Saint-Pantéléimon au mont Athos. Le starets Silouane prie dans ce monastère depuis de longues années. Un jour, il est en proie à ce que les Pères du Désert désignent sous le nom d'acédie.

L'acédie est ce que l'on appelle un passage à vide. Un moment d'abattement. D'écrasement. Alors que la prière qui est vie en Dieu et avec Dieu procure des moments de joie ineffable où l'on se sent porté, soudain, plus rien. On ne sent plus rien. On se sent comme abandonné. Avec sur soi, toute la pesanteur de la vie. Tout l'esprit de lourdeur qui nous saisit parfois lorsque, face au monde où règnent le chaos, l'injustice, la violence, le mal, le désespoir, nous avons l'impression qu'il n'y a pas d'issue. Et, apercevant qu'il n'y a pas d'issue, nous sommes tentés de crier comme le Christ sur la croix : “Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ”

Le starets Silouane est en proie à un moment d'acédie, de nuit de l'âme, de vendredi saint de l'existence, lorsque soudain, devant lui, il voit le Christ. Le Christ avec des yeux de l'au-delà de la vie qui embrassent toute la vie. Et le starets qui prie depuis des jours et des jours sans plus savoir où est l'issue, entend cette parole en lui. Ou plutôt, il s'entend soudain dans une parole qui le comprend, comme une auréole de lumière rayonnante comprend un saint. Et, s'entendant ainsi à nouveau, il renaît à la vie, en ayant trouvé l'issue qu'il cherchait. Parce que cette parole a laissé monter en lui ces mots : “Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas”.

Le rapport esprit-enfer

Comme vous tous, je suppose, je me suis longtemps demandé ce que cette parole pouvait bien dire. Il m'a même semblé, à un moment, qu'il y avait en elle quelque chose de dur et de triste. Comme une sorte d'invitation à vivre dans la mort, la souffrance et l'enfer. En serrant les dents de façon héroïque et stoïque. Ce qui a eu pour effet de me faire sinon désespérer, du moins de m'effrayer. Et, en tout cas, de me plonger dans la perplexité. Car si Dieu veut que l'on souffre en enfer en serrant les dents de façon héroïque et stoïque, pourquoi parler d'un Dieu vivant et miséricordieux ? Pourquoi dire et chanter que Dieu est venu délivrer les hommes de la mort et de l'enfer ?

Je le confesse mes chers pères, mes chers amis, il m'est arrivé de penser que parfois notre Église avait une bien étrange attitude en parlant ce qui m'a semblé être un double langage. Un langage de dureté voire de mort. Et un langage d'espérance

magnanime et de vie. Aussi étais-je dans l'impasse. Bloqué. Avec une impression un peu amère au fond du cœur. Jusqu'à ce que, un jour, un renversement s'opère et qu'une lumière jaillisse. Il nous arrive à tous d'avoir, comme cela, une parole ou une pensée qui nous traverse l'esprit. Un jour, il m'est arrivé cette pensée. Et si la réponse était dans les mots ? Et si la clé de la phrase était dans la phrase même ? As-tu bien lu cette phrase ? L'as-tu bien écoutée ? Réfléchis bien, me murmura une voix intérieure, le Christ n'a pas dit : "Mets l'enfer dans l'esprit", mais "Mets l'esprit en enfer".

Il ne m'en a pas fallu plus pour que, soudain, la face des choses soit changée et que je comprenne mon erreur. Le sens de la phrase du Christ n'était pas dans les mots "esprit" ou "enfer", mais dans le rapport esprit-enfer qu'il y a derrière les mots. J'avais interverti ce rapport. J'avais lu la phrase à l'envers. J'avais placé l'enfer dans l'esprit au lieu de placer l'esprit dans l'enfer. A l'évidence, parce que je faisais comme le monde qui ignore Dieu : je plaçais l'enfer dans l'esprit. Le simple fait de comprendre me procura immédiatement une bienfaisante chaleur. L'amertume que j'avais dans le cœur se dissipa et, se dissipant, elle laissa apparaître un certain nombre d'intuitions dont je voudrais vous faire part.

Et d'abord celle-ci, concernant l'enfer. L'enfer, nous est-il dit, est ce lieu où il n'y a point de salut. Et l'on a raison de le dire. Oui, l'enfer est l'absence de salut, c'est-à-dire l'absence d'issue. Ce qui ne finit jamais. Ce qu'il importe de comprendre à sa juste mesure. Car, s'il y a une absence de fin qui est créatrice, lumineuse, salvatrice, il y a aussi une absence de fin qui est destructrice, obscure et désespérante. Trois exemples nous le montrent.

L'acharnement à détruire l'autre

Le premier renvoie à la violence. En analysant le fait de la violence, René Girard a fait remarquer que celle-ci n'est pas un instinct naturel, comme on le croit souvent, mais une structure. Cette structure renvoie à un constat simple. Le propre d'une organisation archaïque de l'humanité consiste à faire son unité contre. En général, en repoussant une victime innocente chargée de tous les péchés du monde. Le propre de la violence, autrement dit, réside dans la persécution. Cet acharnement à détruire l'autre débouchant sur des logiques d'extermination.

Quand la violence persécutrice s'empare de l'humanité, constate René Girard, celle-ci n'a pas de fin. Car, une persécution a tendance à se substituer à une autre persécution, les persécutés devenant les persécuteurs de leurs persécuteurs. D'où la fameuse spirale de la violence, la violence appelant la violence à travers un cycle sans fin de meurtres et de vengeances faisant régner une véritable atmosphère de peste, de contagion et d'épidémie. Avec, au bout du compte, une situation d'absurdité.

Quand en effet la peste de la violence s'installe, on naît dans la violence. Et, naissant dans la violence, on hait sans savoir pourquoi on hait. On tue sans savoir pourquoi on tue. Témoins, ces familles de certaines contrées méditerranéennes où l'on se hait de génération en génération, sans même plus savoir pourquoi on se hait. Au point que la violence devient tradition. Une sorte de rite culturel auquel on a peur de déroger. Que l'on redoute même à la limite de transgresser.

Violence et mal n'ont pas de cesse

A travers son analyse de la violence, je le crois, René Girard nous donne une assez bonne image de l'enfer, la violence étant cette machine infernale qui a tendance à ne jamais s'arrêter en engendrant des réactions en chaîne, une fois qu'elle s'est mise en route. En quoi il rejoint le psalmiste qui, lorsqu'il parle de la violence et du mal, parle toujours de la violence et du mal qui n'ont point de cesse.

“Tout le jour tu songes à des crimes,
tu aimes toutes les paroles de perdition,”

nous est-il dit au psaume 52. Et au psaume 56, le psalmiste de rajouter :

“Tout le jour me piétinent ceux qui m'épient,
ils sont nombreux ceux qui m'épient,
ils sont nombreux ceux qui combattent contre moi.
Tout le jour ils me disent des paroles blessantes,
toutes leurs pensées sont de me faire mal.”

Dans la Bible, il nous est montré que la violence n'a pas de fin et qu'elle agit sans cesse quand elle surgit. Au 20ème siècle, le totalitarisme nous a montré un second visage de l'enfer et de ce qui ne finit pas, sous la forme de la logique infernale qu'il a mise en place. Logique distincte de la peste de la violence, de la persécution et du meurtre en série. Car il n'y a pas que la violence qui est infernale. Analysant les structures du monde totalitaire, Hannah Arendt a fait remarquer que celui-ci était intrinsèquement lié à la notion de mouvement. Pourquoi ? Parce que rêvant d'une domination infinie ainsi que d'une maîtrise infinie de toutes choses, le totalitarisme s'est placé de fait dans la logique d'une expansion infinie. Donc de la quête d'un mouvement infini. Image significative de ce trait : le fait que les partis nazis ou staliniens se soient toujours définis comme étant des mouvements. Et pour cause. Quand dominer n'a de sens que pour dominer, comment ne pas voir que la domination en vient à se confondre avec un mouvement infini ? Le mouvement de domination en vient à se confondre avec la domination du mouvement.

Une logique barbare : la fin au service des moyens

Constatons-le, ce mouvement ne nous a pas quittés. Analysant les structures du monde contemporain, et, en particulier, de la science, Michel Serres a fait remarquer que celle-ci était soumise à une logique destructrice d'expansion infinie. Car, à un moment de son histoire, la connaissance a changé de sens. Au lieu de soumettre les moyens à une fin, comme le faisaient les Anciens – les Grecs en l'occurrence –, qui cherchaient à connaître en vue de la sagesse et de la contemplation, la culture s'est mise à soumettre les fins aux moyens en ne posant plus que la question des moyens, c'est-à-dire de l'utilité des choses. Résultat, la sagesse a cessé de juger l'utilité des choses.

L'utilité, en revanche, s'est mise à dicter sa conduite à la sagesse. D'où l'apparition d'une logique barbare, que Michel Serres a qualifiée de “thanatocratique”. Car, quand l'utile et donc les moyens, en arrivent à dicter notre conduite, nous aboutissons à une situation pour le moins paradoxale où, les moyens devenant la fin, les moyens sont proprement sans fin. Autrement dit, l'acquisition de moyens sans fin devient la fin. De ce fait, le pouvoir n'a pas d'autre fin que de servir l'expansion du pouvoir à l'infini.

Marx, au 19^{ème} siècle, a écrit le *Capital*, afin de critiquer le pouvoir de l'argent qui ne vise qu'à donner de plus en plus de pouvoir à l'argent. Bergson et Heidegger au 20^{ème} siècle ont critiqué le règne triomphant de la pensée technique sous la forme d'une dictature de l'utilité et des moyens dictant sa conduite à la sagesse. Nous en percevons les méfaits tous les jours. L'argent pour l'argent, le pouvoir pour le pouvoir, les moyens pour les moyens, sont devenus la raison d'être d'un monde privé de raison et la sagesse d'un monde sans sagesse. Avec comme conséquence, la folie de l'argent, du pouvoir et des moyens. La folie par là-même d'un monde dominé par une logique d'expansion infinie, où rien ne s'arrête jamais. Où il n'y a jamais de cesse. L'enfer, c'est aussi cela. Un monde qui ne connaît plus ni jour ni nuit, parce que l'argent et le pouvoir se veulent sans trêve. Un monde sans rêve parce que un monde sans trêve.

“L'enfer, c'est les autres”

Si l'enfer nous est montré par la violence qui n'a pas de fin ou par le mouvement qui n'a pas de fin non plus, il y a une troisième figure de l'enfer qui renvoie au huis-clos décrit par Sartre dans sa pièce *Huis-clos*, lorsque celui-ci fait dire à l'un de ses personnages à la fin de la pièce : “L'enfer, c'est les autres”.

L'enfer, c'est les autres. Cette phrase a été interprétée comme étant une phrase de condamnation et de haine à l'égard d'autrui. Ce qui n'est pas le cas. Car, il ne faut pas prendre l'enfer au premier degré, mais au deuxième degré. Les autres, en effet, sont un enfer pour Sartre, non pas parce qu'ils sont le mal, mais parce qu'avec eux, il n'y a pas d'issue. On ne s'en sort pas. Pourquoi ne peut-on pas s'en sortir avec eux ? Parce que l'on ne peut vivre avec eux, ni vivre sans eux. A l'image de *Huis-clos*, où tous les personnages dépendent les uns des autres, tout en aspirant à rompre ce lien, parce qu'ils se sentent emprisonnés.

Sartre l'a souligné tout au long de sa philosophie : il y a deux vérités fondamentales. La première, c'est que l'homme est une conscience. Une conscience irréductible. Personne ne peut penser pour personne. La seconde, c'est que l'homme est une conscience face à autrui. Je suis, parce que je repousse le tu qui me fait face, en marquant ma différence irréductible par un conflit avec l'autre, posant le moi comme moi et l'autre comme autre. D'où une contradiction insoluble et, par là, une absence de salut dans la condition humaine. Car, étant une conscience, l'homme est toujours celui qui se pose face à l'autre, de telle sorte qu'il se pose en niant l'autre et qu'il pose l'autre en se niant. Sartre, plus qu'un autre nous a donné à travers sa vision de l'homme et de l'ego humain une analyse que l'hindouisme ne récuserait pas. Ne trouve-t-on pas en effet dans l'hindouisme l'idée que le monde de l'ego est enchaîné à la dualité et donc au conflit ?

Le conflit pose l'homme et son ego

Si l'on est rigoureux avec la notion d'ego, constatons-le, il n'y a pas de salut possible. On ne peut vivre que dans le conflit. Avec soi. Avec autrui. Car, vouloir échapper au conflit, qu'est-ce, sinon vivre dans le conflit avec le conflit ? Et vouloir échapper à soi ou à autrui, qu'est-ce, sinon être encore dans le conflit, à travers le fait de vouloir échapper à autrui et à soi ? Il faut désormais en prendre acte, le conflit étant partout, nous n'avons le choix qu'entre deux positions. Refouler le conflit en étant hanté par lui. Ou nous résoudre à vivre dans le conflit, en trouvant le salut dans l'absence de salut. Sartre et, avec lui, une partie de la pensée contemporaine, ont choisi cette seconde solution. Ils ont opté pour le salut dans l'absence de salut. Par désir de rester

lucides. L'homme, diront-ils, n'est pas pensable sans l'ego et, donc, sans le conflit. Aussi n'y a-t-il pas de salut dans la condition humaine. Mais, rajouteront-ils, l'homme posant le conflit, l'inverse est vrai. Le conflit pose l'homme. Aussi est-ce dans l'absence de salut que réside le salut.

Prenons un peu de recul. Si nous apprécions à sa juste mesure la phrase de Sartre "L'enfer, c'est les autres", nous devons en tirer cette conclusion. Sartre, par cette phrase, n'a pas tant cherché à désespérer l'humaine condition qu'à légitimer le conflit en fondant l'utopie du conflit. L'ego humain posant le conflit, mais le conflit posant l'homme et son ego, les autres ont beau être l'enfer, l'enfer, lui n'est pas l'enfer, mais les autres. Il y a donc une issue dans l'absence d'issue, sous la forme de la société et de l'histoire. Aussi ne faut-il pas avoir peur de l'enfer et du conflit, puisque au bout de ceux-ci on trouve l'homme et l'histoire. Il n'est, de ce fait, pas étonnant que Sartre se soit engagé aux côtés des communistes de son temps dans l'aventure révolutionnaire. Comme il n'est pas étonnant qu'il se soit aveuglé sur celle-ci et que bon nombre autour de lui se soient aveuglés également. Quand en effet le conflit est censé poser l'homme, comment ne pas être tenté de penser que le conflit n'est pas le conflit, ni la violence la violence ?

Albert Camus l'a compris dans *L'Homme révolté*. L'intelligentsia occidentale, dira-t-il, s'est laissée fasciner par la violence à un moment de son histoire. Parce qu'elle a cru naïvement que le salut résidait dans l'absence de salut et donc que l'homme se trouvait au bout du conflit et de l'enfer. Et, agissant de la sorte, cette intelligentsia a contribué à allumer les bûchers où des millions d'hommes ont péri. Aujourd'hui encore, cette vérité demeure. L'enfer s'installe sur terre quand on commence à chercher le salut en enfer en mettant son salut dans le conflit pour signifier sa foi dans la condition humaine.

Faire de l'enfer l'issue de l'enfer

Prenons une nouvelle pose. L'enfer, avons-nous dit, réside dans ce qui ne finit jamais. D'où la violence. La dictature du mouvement. Le salut dans le conflit. Cela est vrai. Mais, ayant dit cela, on n'a rien dit. Car l'enfer, c'est bien davantage. C'est mettre l'enfer dans l'esprit. Comment ? En légitimant l'enfer par le fait de faire de l'enfer l'issue de l'enfer. En s'enfonçant donc en enfer pour en sortir, comme en témoignent les exemples suivants.

Ainsi, s'agissant de la violence, ce qui est infernal en celle-ci, c'est assurément sa spirale sous la forme du cycle des persécutions, une persécution en amenant une autre. Mais il y a pire cependant. L'enfer, en effet, est atteint quand nos pensées se mettent à nous faire croire que la violence n'est pas la violence, ni la persécution, de la persécution. L'enfer, autrement dit, s'installe, quand notre esprit se met à nous masquer l'enfer en nous persuadant que l'enfer n'existe pas. Baudelaire dans *Le spleen de Paris* a rappelé que la plus grande ruse du diable est de faire croire que celui-ci n'existe pas. On ne saurait mieux dire et l'exemple d'Antigone nous le fera davantage comprendre.

Dans Antigone en effet, ainsi que le rappelle Hegel, nous avons affaire à une tragédie absolue. A une contradiction irréductible. Pourquoi ? Parce que deux lois s'affrontent. La loi du jour. Celle de Créon. De la raison qui veut que l'on n'honore pas les traîtres comme Polynice, qui ont failli perdre la cité, en travaillant pour l'ennemi. La loi de la nuit. Celle d'Antigone. Du cœur, qui veut que l'on respecte les rites et les traditions en enterrant les morts.

Créon et Antigone : une contradiction irréductible

Créon a raison de vouloir préserver la cité et de chasser les traîtres. Mais il a tort de ne pas respecter les rites. Car, ne pas enterrer les morts, c'est tuer des cadavres. Et tuer des cadavres, c'est le pire des crimes. Car c'est là, faire disparaître ce cadavre et donc, faire comme si le mort n'avait jamais existé. Ne l'oublions pas. Lorsque les nazis ont exterminé les juifs, leur but n'a pas été simplement de vouloir les tuer, mais de faire comme si les juifs et le crime contre les juifs n'avaient jamais eu lieu. De leur côté, les staliniens ne s'y sont pas pris autrement pour faire disparaître des millions de croyants. Ils ont voulu, eux aussi, que la foi soit à jamais effacée de la mémoire de la Russie et du monde. Aussi comprend-t-on le travail de mémoire de Soljénitsyne dans *Août 14* afin de lutter contre l'oubli et l'oubli de l'oubli. Aussi comprend-t-on le grand cri du devin Tyrésias adressé à Créon, dans la pièce de Sophocle : "La haine, Créon, doit s'arrêter devant les tombeaux".

Si Créon a partiellement raison, Antigone, elle aussi, a raison. Elle a raison de vouloir donner une sépulture à son frère. Car il faut enterrer les cadavres et non les exterminer. Surtout si ces cadavres sont ceux de nos frères. Et même si ces cadavres sont des traîtres. Cela dit, Antigone a tort de transgresser la loi de la cité au nom de la loi du cœur. Car le cœur a beau avoir des raisons que la raison ne connaît pas, le cœur ne saurait avoir tous les droits parce qu'il est le cœur. Hegel a consacré de longues pages à critiquer ce qu'il a appelé le délire de présomption.

Quelle que soit la sympathie que l'on ne peut s'empêcher d'avoir pour Antigone, notre sœur, parce qu'elle est notre sœur, il faut lui dire : "Arrête". Au nom de la légitimité on ne saurait se situer au-dessus de toutes les lois. Sauf à devenir un cavalier de l'apocalypse et un ange exterminateur. Souvenons-nous là encore. Il n'y a pas si longtemps que cela, en Allemagne, un groupe terroriste s'est mis à pratiquer des assassinats au nom de la Révolution. Ils voulaient purifier l'Allemagne et débarrasser celle-ci des patrons capitalistes. Savez-vous comment ils s'étaient surnommés ? Georges Steiner nous le rappelle dans son ouvrage *Les Antigones* : cette bande de tueurs, la bande à Baader, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, s'était surnommée : le groupe Antigone.

"Personne n'a commencé mais tout le monde continue"

Créon et Antigone ont tous les deux raison et ils ont tous les deux tort, a souligné Hegel. Et c'est cela qui est tragique. Pourquoi ? Parce que, ayant raison et tort à la fois, ils ont raison sans se rendre compte qu'ils ont tort. Et ayant raison sans se rendre compte qu'ils ont tort, ils vont vers le pire en croyant atteindre le meilleur. C'est cela qui est tragique. Mal agir en étant persuadé de bien agir. Parce que l'on n'a pas assez réfléchi, on fait toujours passer une absence d'esprit et de pensée, pour de l'esprit et de la pensée.

Spinoza, tout au long de sa philosophie, s'est demandé pourquoi les hommes vont vers leur servitude en croyant atteindre leur liberté. Goethe, à travers son personnage de Méphistophélès dans *Faust* s'est demandé d'où vient cette attitude diabolique qui consiste à voir le bien et à pratiquer le mal. Autant de façons de pointer vers un même phénomène. Le tragique et, avec lui l'enfer, proviennent de l'absence de pensée et d'esprit qui conduit les hommes à faire le mal en étant persuadés de faire le bien. Situation tragique. Infernale. Car, comment arrêter le mal s'il en est ainsi ?

S'agissant du mouvement, nous pouvons faire un même constat. Si l'enfer réside dans ce qui ne s'arrête jamais, il réside bien davantage dans ce qui fait que l'on ne s'arrête jamais. Ce qui ne procède ni du mouvement, ni du désir de dominer, mais de quelque chose de plus profond encore. En définissant le mal, Paul Ricœur a eu cette formule : "Le mal, a-t-il écrit, c'est ce que personne n'a commencé mais que tout le monde continue". C'est là une remarque aiguë qui met l'accent sur l'essentiel.

Pourquoi domine-t-on ? Parce qu'il y a en l'homme une pulsion obscure de tyran et de mort ? Platon comme Freud l'ont pensé. Il importe d'aller plus loin. Le mal existe non pas tant du fait d'une obscure tentation de violence qui traverserait le cœur humain, que d'une faiblesse. On cherche en effet à dominer parce que d'autres dominent et que l'on ne veut pas être en reste et se faire, comme on dit, avoir, en ne recourant pas à la violence. D'où une propagation de cette violence. Avec comme justificatif l'argument bien connu dans la bouche des enfants : "Ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est lui".

La violence commence par soi

La violence commence toujours dans le déni de la violence, en masquant son commencement par le fait de rejeter ce commencement sur l'autre. Si bien que, pour celui qui commet la violence, la violence ne commence jamais avec lui. Suprême paradoxe. Jamais la violence ne commence avec autant de force que quand celui qui la pratique est persuadé que celle-ci ne commence pas avec lui. Pire. Jamais la violence ne s'affirme avec autant de force que chez celui qui a le sentiment de rétablir un équilibre rompu, en agissant violemment.

Dans la pratique, un tel déni a des conséquences incalculables, puisqu'il conduit à fonder le meurtre en déculpabilisant celui-ci. Le meurtrier en effet ne voit jamais son meurtre. C'est la raison pour laquelle il tue. Persuadé qu'il est de réparer un tort ou une injustice en agissant violemment. Témoins les SS ou les fanatiques qui tous se présentent comme des purificateurs, des justiciers, et des bienfaiteurs de l'humanité. D'où l'enfer de la violence à travers l'enfer de leur violence.

Être persuadé de faire le bien. Ne pas apercevoir que la violence commence par soi. Ces traits complémentaires caractérisent ce qui fait notre enfer. Mais notre tableau serait incomplet si nous omettions d'ajouter un dernier trait récapitulatif ces attitudes. Sartre, avons-nous dit, a pensé qu'il n'y a pas d'humanité sans conflit. Mais pas non plus de conflit sans humanité. C'est la raison pour laquelle il s'est engagé dans la condition humaine et, à travers celle-ci, dans l'aventure révolutionnaire. Cela est vrai.

Cela dit, il nous faut ajouter ceci. Le choix de Sartre pour la condition humaine, le conflit, et finalement, pour le salut en enfer, ne provient pas tant d'une pulsion mauvaise, ni même d'un désespoir – quoique cela demeure partiellement vrai – que d'une erreur de sa part. Si Sartre a en effet opté pour le fait de déclarer théâtralement que l'enfer, ce sont les autres, nous en trouvons la raison dans un passage de *L'Être et le néant*. En effet, montrant que dans l'amour nous voulons toujours que l'autre s'engage afin d'être aimé, mais qu'il ne s'engage pas trop afin d'être aimé librement, Sartre conclut que l'amour ne peut soutenir cette contradiction qu'en se théâtralisant. En jouant à être lui-même.

Le crime élevé à la hauteur d'un fait culturel

Ainsi, dans la phrase "l'enfer, c'est les autres", ce qui compte ne réside pas tant dans cette phrase que dans le théâtre où cette phrase a lieu. Et ce, parce que ce qui compte est en définitive ce message que l'on pourrait résumer ainsi : dans le condition humaine nous sommes en proie à des contradictions insolubles. Comme, par exemple, le fait que l'homme ne puisse vivre ni sans son semblable, ni avec celui-ci. A cela il n'y a qu'une solution. Rendre cette contradiction captivante en la hissant à la hauteur d'un fait théâtral ou littéraire. En ce sens, Sartre a déclaré que "l'enfer, c'est les autres", pour des raisons théâtrales, en pensant que, l'homme étant égoïste, il n'y avait qu'une voie de salut possible : rendre l'égoïsme passionnant. Solution brillante, mais solution dangereuse. Car, peut-on ainsi tout rendre passionnant ? Est-il sûr qu'en convertissant l'égoïsme en fait théâtral on fasse oublier sa violence ? Le romantisme a cru qu'en élevant la violence et la guerre à la hauteur d'un fait esthétique, il était possible de surmonter l'horreur. Car, il a cru que l'art pouvait avoir raison de tout.

Aujourd'hui, il nous faut déchanter et constater les faits ou plutôt les dégâts. Jamais le mal n'a fait autant de progrès sur la terre que quand il s'est avancé en se drapant dans l'art. Dans le film *Apocalypse now* de Francis Ford Coppola, nous voyons des soldats américains arroser des villages vietnamiens au napalm au son de la chevauchée des Walkyries de Wagner. Et dans le film de Stanley Kubrick *Oranges mécaniques*, on peut voir des délinquants commettre leur crimes au son de *L'Hymne à la joie* de Beethoven. Le crime élevé à la hauteur d'un fait esthétique et culturel, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Thomas Quincey, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*, n'en n'est pas moins un crime. Sauf pour celui qui, fasciné par le crime, le prend pour un art.

Si l'on veut pouvoir sortir de l'enfer il faut commencer par y entrer

A la lumière de ces quelques remarques, nous pouvons, dès lors, mieux mesurer la profondeur de la phrase adressée au starets Silouane : "Mets ton esprit en enfer et ne désespère pas". Tous ces exemples nous montrent, en effet, ce qui se passe quand on ne le fait pas. Quand on met l'enfer dans l'esprit au lieu de mettre l'esprit dans l'enfer, on engendre l'enfer. Et ce, parce que mettre l'enfer dans l'esprit consiste à engendrer l'enfer sans s'en apercevoir.

La leçon qu'il nous faut tirer de l'enfer, c'est que l'enfer vient de la négation de l'enfer. De ce fait, le salut face à l'enfer nous vient du fait de poser l'enfer comme enfer, c'est-à-dire de ne pas chercher à le nier. En étant persuadé de faire le bien. En s'imaginant que la violence vient de l'autre. Ou bien encore, en trouvant le mal passionnant et esthétiquement fécond. Autrement dit, le salut face à l'enfer commence par un geste simple. Celui d'appeler le mal par son nom. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la phrase du Christ. Si l'on veut pouvoir sortir de l'enfer, il faut commencer par y entrer en appelant les choses par leur nom, au lieu de toujours mentir, en racontant, par exemple, que le mal est un bien.

Au mont Athos et dans les autres grands lieux d'ascèse et de prière, les moines apprennent à pratiquer cet exercice sous deux formes. La première est la pensée de la mort. La seconde est la prière du cœur.

La mort n'est rien que la mort

S'agissant de la pensée de la mort, bien évidemment il y a une pensée de la mort qui est dangereuse, quand celle-ci devient une obsession morbide. Mais il y a une pensée de la mort qui n'a rien de morbide. C'est celle qui consiste à appeler la mort la mort, sans faux-fuyant, sans travestir celle-ci en en faisant un bien quelconque. Quand c'est le cas, un renversement bienfaisant s'opère. Car, la mort étant la mort et rien que la mort, nous en venons à comprendre que la vie vient d'ailleurs. De la vie. Et non de la mort.

En ce sens, considérons la mort comme la mort et nous trouvons la vie. Car, voir la mort comme la mort, c'est se situer du point de vue de la vie et non de la mort. D'où le sens du tropaire de Pâques, lorsqu'il est chanté que "le Christ est ressuscité des morts" et que "par la mort il a vaincu la mort". Le Christ n'est pas mort pour revivre. Mais étant le prototype de la vie, il a été vivant jusque dans la mort, en appelant jusqu'au bout la mort la mort et la vie la vie. Aussi peut-on comprendre la phrase adressée au starets Silouane. Appelons l'enfer l'enfer en mettant notre esprit en enfer et nous aurons des chances de sortir de l'enfer. Le salut consistant à ne rien céder à l'enfer.

Le sens de la prière du cœur

Les moines s'exercent à appeler la mort la mort. Ils s'exercent aussi à pratiquer la prière du cœur en répétant "Seigneur, Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi pécheur". Bien évidemment, là encore, il importe d'être vigilant. Car il existe une humiliation morbide et malsaine qui relève de l'autodestruction. Autodestruction narcissique au demeurant. Tant il est vrai qu'il existe une détestation de soi qui se déteste trop pour se détester vraiment.

Le sens de la prière du cœur est autre. Comme la pensée de la mort, celle-ci porte en elle le salut. Car, songeons-y, humilions-nous devant Dieu, déjà ce n'est plus devant nous que nous nous humilions. Comme c'est le cas dans l'autodestruction narcissique. Et, humilions-nous devant Dieu, déjà nous sommes dans un horizon autre, dans lequel la vérité cesse de venir de nous pour venir de Dieu. Ce qui est le plus sûr chemin pour cesser de s'aveugler en étant persuadé de faire le bien, que le mal vient de l'autre ou qu'il est passionnant.

La phrase adressée à Silouane est une pédagogie contre l'enfer, en enseignant à voir l'enfer du point de vue de la vie et non la vie du point de vue de l'enfer. Mais sa profondeur ne s'arrête pas là. Il me semble en effet qu'il manquerait quelque chose à la pédagogie à laquelle elle nous convie si on omettait d'apercevoir une chose essentielle. Dans le judaïsme, le jour le plus important de la semaine est le samedi, le jour du Sabbat. Le jour du Sabbat est le jour le plus important de la semaine, parce que ce jour-là est le jour de Dieu. Ce jour de Dieu est dit le jour du repos. Car, ce jour-là, il est demandé de vivre autrement. Non pas par le travail et la lutte, comme c'est le cas chaque jour, mais sans travail et sans lutte.

Ouvrir dans la vie les possibilités d'une vie autre

Qu'il soit possible de vivre ainsi uniquement de la parole de Dieu semble chose impossible. Incroyable. Pourtant c'est une chose possible. Et c'est cela la foi. Croire qu'une vie autre est possible que celle de la violence et de l'enfer. Aussi convient-il de

penser le Sabbat en ce sens. Faire le Sabbat, c'est avoir la foi, et avoir la foi c'est croire que des possibilités inouïes, inédites, extraordinaires de vie sont possibles. Il est possible de vivre autrement que dans la guerre, la violence, le conflit, l'enfer qui ne s'arrête jamais. L'homme qui n'a pas la foi ne le croit pas. C'est pour cela qu'il vit dans la violence. Et que vivant dans la violence, il finit par ne plus avoir foi en rien. L'homme qui a la foi le croit. Et le croyant, il est déjà au paradis en faisant régner autour de lui le paradis. L'incrédulité appelle l'incrédulité. La foi appelle la foi. C'est la raison pour laquelle la foi est notre bien le plus précieux. Notre paradis. Car avoir la foi, c'est ouvrir dans la vie ces dimanches de la vie que sont les possibilités de vie autre qui jaillissent dans les dimanches de l'esprit, quand l'esprit en vient à se tourner vers sa mémoire cachée.

Je crois que toute la phrase adressée à Silouane porte en elle le Sabbat.
Je crois que cette phrase est un dimanche de la vie.
Je crois que cette phrase est un dimanche de l'esprit.

Un geste, celui d'arrêter d'ajouter de l'enfer à l'enfer

Il y a en effet dans le fait de mettre son esprit en enfer un geste. Ce geste, c'est celui d'arrêter d'ajouter de l'enfer à l'enfer. En persécutant sans raison. Ou bien en persécutant les persécuteurs. Et ce, du fait d'être persuadés que l'on fait bien en faisant mal. L'homme a un esprit. Cet esprit lui permet de ne pas s'aveugler. Et d'apercevoir que sa vocation n'est pas de vivre en enfer. S'il n'avait pas cet esprit, on ne le verrait pas aspirer à la vie et à l'éternité, comme il le fait. On ne le verrait pas non plus avoir la force de traverser l'enfer. Et même de revenir de l'enfer.

Nous pouvons être les enfants de l'enfer. Nous pouvons être aussi les fils et les filles de l'esprit. Le Christ, les saints, ont été les fils de l'esprit. Ils ont substitué l'esprit à l'enfer, inversant ainsi le cours de la chute où l'on met l'enfer dans l'esprit. Et, agissant de la sorte, ils ont fait cesser la loi persécutrice afin de faire régner une autre loi. Non pas la loi où l'on persécute et où la persécution ne s'arrête jamais, mais la loi qui fait grâce, en remettant aux autres leurs dettes comme Dieu remet les dettes qui existent à son égard.

Oui, mettre l'esprit en enfer c'est inverser le cours des choses. C'est faire rentrer de la trêve dans un monde sans trêve. De la grâce dans un monde sans grâce. De la pitié dans un monde sans pitié. Et, ce faisant, c'est révéler une autre vie possible.

Sans aucun doute, faire grâce ne serait pas possible s'il n'y avait une grâce déjà là. La grâce d'une vie autre. Mais la grâce d'une vie autre existe parce qu'un jour quelqu'un a fait grâce. D'où la synergie que l'on peut établir entre le monde d'en haut et le monde d'en bas. Entre Dieu et l'homme. D'où l'invitation faite à Silouane d'être comme le Christ, avec le Christ. Et non, sans le Christ, parce que le Christ serait sans l'homme.

Mettre son esprit en enfer c'est arrêter la persécution qui ne s'arrête jamais. C'est arrêter aussi le mouvement, la domination effrénée, le mensonge qui ne s'arrêtent jamais, eux aussi. Et ce, en rétablissant l'ordre des choses ainsi que la hiérarchie des valeurs et des attitudes.

La mémoire du nom de Dieu dans un monde sans mémoire et sans nom

Dans le monde qui ne connaît pas le Sabbat, avons-nous dit en effet, la fin est au service des moyens. Et celui qui met la fin au service des moyens pense toujours que la violence vient de l'autre. La confusion des valeurs et des attitudes nous vient de là. Nous vivons dans une brutalité anonyme. Mettre son esprit en enfer, c'est renverser cette brutalité anonyme. En faisant d'abord que les moyens ne soient pas sans fin mais aient une fin. En faisant donc, ainsi que le voulaient les Anciens, que le monde serve l'esprit et la sagesse, et non que la sagesse et l'esprit servent le monde. En faisant, en outre, que les hommes qui agissent aient un nom, au lieu que l'on vive dans le non-dit et l'innomé, dont on sait qu'ils finissent toujours par devenir l'innommable.

Ce qui est sans fin est sans nom. Ce qui est sans nom est sans fin. La sagesse, en revanche a toujours un nom. Et ce qui donne un nom à la vie apporte toujours avec lui la fin de l'innommable. Les hésychastes qui pratiquent l'*hésychia* sont les hommes de la paix du nom et de la sagesse face à la vie sans sagesse et sans nom. C'est pour cela qu'ils sont les hommes de la quiétude. Ayant mis fin à ce qui est sans fin, en étant la mémoire du nom de Dieu dans un monde sans mémoire et sans nom, ils sont le visage de l'esprit dans l'enfer. Venus d'une autre vie, ils vont vers une vie autre. Sans doute, ne seraient-ils pas les hommes d'une vie autre, s'ils n'étaient pas enseignés par une autre vie. Mais, parce qu'ils ont entrepris un jour de vivre une vie autre, ils font vivre cette autre vie comme un avenir et non comme un glorieux passé.

On peut dès lors être à même de comprendre l'ultime message de Silouane et du Christ. Si l'enfer est le règne de la persécution et de l'inquiétude, il est aussi celui de la dérision désespérée, quand il n'est pas celui du désespoir pur et simple. Lorsqu'il a réfléchi sur la condition humaine, Sartre n'a pas eu tort de souligner qu'il y a en celle-ci une contradiction insoluble. Du fait de son ego, l'homme ne peut vivre avec son semblable, ni sans lui. Mais il s'est trompé en pensant qu'il est possible de surmonter cette contradiction en la rendant passionnante. A voir le salut dans le théâtre et la passion, on risque de croire surmonter la violence par le théâtre de la violence. Ce qui n'est jamais vrai. Puisque, l'expérience le prouve, le théâtre de la violence exacerbe la violence.

Que faire pour ne pas nous suicider ?

Primo Levi n'a pas suivi Sartre. Ayant connu l'enfer de la violence, il a compris de l'intérieur d'Auschwitz, que la théâtralisation de la violence ne sauve pas de la violence. Et, l'ayant compris, il s'est du coup condamné lui-même. Car, lui qui voulait écrire un livre pour tenter de dépasser le mal en disant le mal, lui, il s'est désespéré lui-même en désespérant du livre. Par lucidité sur le théâtre et le roman. D'où cette question. Si, par lucidité, nous avons le courage d'admettre qu'il y a une contradiction insoluble dans la condition humaine, et si toujours par lucidité, nous entreprenons, comme Primo Levi, par différence avec Sartre, de désespérer de la culture, que faire pour ne pas nous suicider comme Primo Levi ?

Dans les années trente, sur les pentes fleuries du mont Athos, le starets Silouane a indiqué une voie à notre époque troublée, qui ne sait comment se penser au sortir des enfers totalitaires, qui l'ont tant meurtrie. S'agissant d'Auschwitz et du goulag, tout a été dit ou presque. Par Primo Levi. Par Robert Antelme. Par David Rousset. Par Robert

Merle. Par Alexandre Soljénitsyne. Par Carlo Guinburg. Par Alexandre Zinoviev. Sauf une chose.

Les martyrs n'ont jamais désespérer du martyre

Nous sommes en train de passer à côté de l'expérience des camps de la mort et de l'enfer du 20ème siècle, parce que nous pensons les camps à l'envers. Le nazisme a été vaincu. Le stalinisme aussi. Parce que des hommes, des héros et des saints ont su les vaincre en plaçant leur esprit en enfer. Or, au lieu de cela, nous avons tendance à dire : le fait que l'homme ait commis ces abominations montre qu'il y a en l'homme du monstrueux. Ce qui est grave. Car, au lieu de voir aujourd'hui la victoire sur la mort, nous avons l'œil rivé sur le monstrueux. Et, ayant ainsi l'œil rivé sur le monstrueux, nous avons tendance à condamner l'homme et la vie. Nous désespérons de l'homme et de la vie, donnant ainsi une victoire posthume au nazisme et au stalinisme, lesquels ont toujours voulu que l'on désespère de la vie afin de légitimer la violence.

La violence veut que l'on désespère.

Et voulant que l'on désespère, elle tue la foi ainsi que tous les symboles de la foi.

Mais, tuant ainsi tous les symboles de la foi, ne les reconnaît-elle pas ? S'évertuerait-elle à tuer la foi si la foi n'était pas la foi ?

C'est la raison pour laquelle la violence qui tue la foi est une lumière. Et que, pour des raisons qui ne sont nullement morbides, les martyrs n'ont jamais désespéré du martyre.

L'enfer ne serait pas l'enfer s'il n'y avait pas le Ciel.

C'est la raison pour laquelle nul n'est abandonné.

L'enfer n'est pas le signe que le Ciel n'existe pas, mais qu'il existe.

Auschwitz, le Goulag et l'enfer de ce 20ème siècle finissant ne sont pas le signe que le Ciel est vaincu mais qu'il est vivant.

En disant au starets Silouane "Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas", c'est aussi cela que le Christ a voulu dire.

L'enfer a beau exister, la vie n'est pas vaincue.

Au contraire, l'enfer qui veut nier la vie est bien la preuve que la vie est vivante. Sans quoi, il ne chercherait pas à la nier. Et parce que la vie est ainsi vivante jusque dans la négation de la vie, l'enfer a beau exister, l'enfer est déjà vaincu.

Donc la vie peut commencer.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

- *Le moine SILOUANE est mort au Mont-Athos en 1938. Il a été canonisé par le patriarcat œcuménique le 26 novembre 1987 et sa commémoration liturgique a été fixée au 24 septembre, jour de sa mort.*

Vénéral et aimé en Russie où il est né en 1866, ainsi que dans de nombreux pays en Occident, connu par ses écrits, des notes trouvées dans sa cellule après sa mort et publiées en français pour la première fois en 1969 dans la collection "Spiritualité orientale" de l'abbaye cistercienne de Bellefontaine, Silouane vint à l'Athos en 1892 et y vécut la vie d'un simple moine, d'abord meunier, puis chargé de l'économat de sa communauté. La banalité et la modestie de sa vie, cachée dans le silence, empêchèrent, jusqu'à la fin, de découvrir la profondeur de son expérience spirituelle, même pour les frères de son monastère.

Dans la simplicité d'un langage qui ne trompe pas, c'est de cette expérience que témoignent ses écrits. "Dieu aime les hommes d'un amour infini", d'où une immense compassion chez Silouane pour ceux qui ne connaissent pas Dieu, et cette prière constante : "Que tous les peuples de la terre connaissent l'amour de Dieu", "que tous les hommes soient sauvés".

Se sentant profondément un avec tous les hommes, Silouane insiste constamment dans ses écrits sur le commandement de l'amour des ennemis. L'amour ne supporte aucune division et exige le don total de soi, dira-t-il. Et sa prière ne sera pas simplement un acte passager, mais l'engagement le plus total : "prier pour les hommes veut dire donner le sang de son cœur".

"Il n'y a qu'une chose importante : devenir humble, car l'orgueil nous empêche d'aimer." C'est au plus profond de sa lutte pour l'acquisition de l'humilité, à la limite extrême du désespoir, qu'il y eut dans son cœur cette réponse de Dieu, qui représente sans doute la quintessence de son témoignage : "Garde ton esprit en enfer et ne désespère pas".

(SOP 129.1)

- *Bertrand VERGELY, quarante-quatre ans, est professeur de khâgne à Orléans. Il est également chargé d'enseignement à l'Institut d'études politiques de Paris et maître de conférences à l'Institut Saint-Serge. Son dernier livre porte sur La Souffrance. Recherche du sens perdu (Gallimard, 1997, coll. "Folio essais") (SOP 223.34).*

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV	Abonnement annuel	
Rédaction : Jean TCHÉKAN	SOP mensuel	SOP + Suppléments
Réalisation : Serge TCHÉKAN	France 210 F	430 F
Olga VICTOROFF	Autres Pays 240 F	550 F
Commission paritaire :56935	c.c.p. : 21 016 76 L Paris	
ISSN 0338-2478	Tiré par nos soins	Tarifs PAR AVION sur demande